



[www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)

## Miroir et contre miroirs / Contemporains

Une collection, aux éditions Orizons, « Littératures », remplit son office de découvreur de talents nouveaux tout en offrant son espace à de grandes peintures françaises et internationales. Nous avons voulu inaugurer, avec « Miroir et contre miroirs / Contemporains », une suite de volumes consacrés à un *auteur de notre temps* ; l'intérêt de cette collection résiderait dans la présence directe de l'œuvre évoquée. Passant d'ouvrages critiques, voire même de fiction, aux livres qui les ont directement inspirés, le lecteur pourrait être sensible, par ces convergences chorales, aux effets spéculaires d'écritures pourtant étrangères par leur veine mais dont la littérature essentiellement, l'empathie parfois et au gré des critiques ou des romanciers, sinon des poètes, auront été la matière médullaire.

ISBN : 978-2-336-29863-4

© Orizons, Paris, 2014

80 GY

Rayonnements de Daniel Cohen

## Du même auteur

*La métamorphose des ailes*, coll. «Littératures», Orizons 2011 ;

*Par où passe la lumière...*, photos en noir et blanc et poèmes, grand format, coll. «Littératures», Orizons, 2013 ;

En préparation

En collaboration avec Daniel Cohen :

*La bibliothèque d'un écrivain et ses magies. Ellis A. Ware, le vagabond universel*, coll. «Grand format», Orizons, 2014.

Éric Colombo

80 GY

Rayonnements de  
Daniel Cohen

Orizons

2014

Dans la même collection

Françoise Maffre Castellani, *Daniel Cohen, l'Écriture et la Vie*, coll. «Miroir et contre miroirs / Contemporains», 2014 ;

Monique Lise Cohen, *Une âme juive, Méditations autour d'Eaux dérobées de Daniel Cohen*, coll. «Miroir et contre miroirs / Contemporains», 2014.

Pour Constant et Enguerran,  
demiurges des mots et de la  
lumière...

La littérature est l'essentiel ou n'est rien.

*La littérature et le mal*

Georges Bataille

La vie de chacun d'entre nous n'est pas  
une tentative d'aimer, elle en est l'unique  
essai.

*Vie secrète*

Pascal Quignard

## Exorde

**I**l est né un vendredi soir, au nord-ouest du Sahara algérien, à la toute fin du mois d'octobre 1950.

Il est né en bordure de la route des caravanes qui longeaient, jadis, les dunes du grand Erg Occidental, du Tafilalet au Touat, et transportaient l'or, les pierres précieuses et les esclaves du sud, le blé, le corail et les étoffes du nord.

Il est né dans une ville où le commerce régnait mais où il connut la privation.

On rapporte que des milliers de personnes vinrent rendre hommage au nouveau-né le lendemain de sa naissance. Il ne garda de cet événement, bien sûr, aucun souvenir, mais le fait qu'on le lui racontât maintes fois orna son imaginaire d'exaltation. La magie des mots fut, dès lors, un terreau dans lequel son enfance puisa reconnaissance et différence. La démesure, fruit légitime de la faconde, ne souffrait, dans cette région de la Saoura, ni doute, ni embarras,



mais s'inscrivait, au contraire, dans la légitimité des êtres et de leur rapport au monde, si bien que tout individu avait la possibilité de devenir le héros d'une mythologie nouvelle, le demi-dieu d'une allégorie inattendue, s'il était capable d'entendre résonner en lui la parole de l'humanité entière. S'imposa ainsi rapidement l'image de cet autre déifié avec lequel il ne ferait désormais plus qu'un.

Qu'importe, par conséquent, si la réalité donna lieu à des dizaines de personnes, plutôt qu'à des milliers, venant davantage rendre hommage à l'oncle, riche propriétaire terrien, qu'au nourrisson. Ces rois mages, par milliers, furent le plus beau des dons, celui-là seul que le pouvoir des mots engendre. On y devinerait, à rebours, un état de grâce, semblable à celui qui opéra, jadis, le passage de la tradition orale au tout premier écrit, et dont l'héritier susciterait toute sa vie, par son origine et sa quête incessante du Verbe, ferveur et engouement et leurs doubles maudits que sont l'indifférence et la solitude.

## Chapitre I

La démarche était hésitante. L'ombre s'arquait par moments, ainsi que l'herbe plie sous la morsure du gel. Dessus les pavés, le corps oscillait, se nouait puis se reprenait. Il y avait de l'enfance dans ce balancement incontrôlé. De l'innocence dans ce désarroi organique.

La tête ne fléchissait pas. Sa verticalité donnait la pleine mesure de l'ensoleillement de cette fin de journée. Immuablement fixe, elle faisait de l'espace alentour une promesse de cheminement. Les rues s'engendraient les unes les autres, avec aisance et régularité. Il n'est de perception du monde que celle œuvrant à l'équilibre des chairs et à la répartition des masses. C'est ainsi que chacun de ses pas témoignait d'une réalité qu'aucun fard n'aurait su endiguer, qu'aucune imposture n'aurait su parfaire.

Ses yeux conservaient un sourire indéfectible. Leur courbe disait le jour qui s'achève et la pause avant le

crépuscule. La pause. Cette respiration parachevant ce qui a été et annonçant, en dépit des révoltes et des émois, l'incertitude elle-même, prenait depuis peu les apparences du don. Après les heures dévoreuses et avant la cohorte de visages mortifères, elle offrait l'absence privilégiée entre toutes : celle du corps. La défection salutaire des entrailles et des os. L'anémie salvatrice des viscères et du squelette. L'oubli des cambrures douloureuses et des saillies invalidantes. Il puisait, dans cette trêve éphémère, non la force et le courage, mais la volupté et l'ivresse qu'une marche, aux confins de la contingence, peut, seule, enfanter.

Le vent chaud câlinait la peau et les souvenirs. Au premier abord, septembre est d'une langueur heureuse. Celle de l'enfance finissante, à jamais renouvelée. C'est le mois des vestiges et des fondations. Il remémore en même temps qu'il célèbre. Septembre libère, sans fin, une présence presque divine et la soumet aux mains indigentes et malhabiles de qui s'essaye à le retenir. Il offre une résistance à l'attraction terrestre et donne des contours visibles aux paroles évanouies. En fin d'après midi, il dépose d'un immeuble à l'autre une lumière jaune orangée, improbable fantôme qu'une âme mélancolique s'évertuerait à poursuivre si sa quiétude grisante ne s'évaporait dès le déclin du soleil. C'est à ce moment que la fraîcheur, alors perceptible, révèle aux pauvres hères la face cachée d'un mois bicéphale, trahissant une saison également indécise parce que mourante. *La mort*, répéta-t-il à deux reprises, avant de tourner le regard vers les architectures jusqu'à dix fois

séculaires d'une ville dont l'inépuisable patrimoine l'avait tant fait rêver enfant et qu'il trouvait toujours aussi flamboyante.

Il longea la Bibliothèque Sainte-Geneviève et sa façade concise, mesurée, avec sa liste de 810 noms de prophètes, d'hommes de lettres et de scientifiques, chacun illustrant la marche florissante de l'humanité, commençant à Moïse et s'achevant avec Berzélius. C'est là-même, se rappela-t-il, que s'élevait, jadis, le collège Montaigu, ayant accueilli dans ses enceintes Érasme, Calvin et Rabelais. Une œuvre relaie toujours une autre et entretient, avec cette dernière, d'incessants et mystérieux dialogues : ceux de l'esprit et du cœur. De même, un peu plus haut, le Panthéon, avec son portique aux colonnes corinthiennes et son fronton triangulaire, avait succédé à l'église Sainte Geneviève. Le sacré chrétien y converse depuis des siècles, sans le moindre complexe, avec le sacré républicain et leur entretien oppose, à l'indifférence des passants, une ironie toujours latente qu'illustre la phrase de Louis XVIII, dont l'entourage voulait bannir Voltaire des lieux : « Laissez-le, il est bien assez puni d'avoir à entendre la messe tous les jours ». Entre vivants et morts, comme entre sacré et profane, il n'est nulle frontière que l'on ne franchit innocemment. De ses conversations quotidiennes et silencieuses avec l'illustre passé de la capitale, il conservait une joie singulière, identique à celle qu'il avait jadis éprouvée en arpentant ses rues pour la première fois.

Semblable à la main plongeant dans l'eau d'une rivière pour en défier le cours, la mémoire s'empare

de ce qui fut, mais sans pouvoir le braver, l'altérer, encore moins le revivre. La marche, qu'il chérissait tant, était à ses yeux un passage, celui de la vie au livre, du pas inaltérable sur les pavés de la capitale à l'encre noire maculant irrémédiablement la page blanche. Cette traversée était celle du sang irriguant les veines, indéfiniment.

Après avoir longé le lycée Henri IV, il ralentit le pas jusqu'à s'arrêter. Le souffle manqua et le trottoir se déroba soudain sous ses pas. S'adossant à la pierre de taille, il ferma les yeux et tenta d'échapper à son malaise, à en extraire le dard. Il pensa alors aux dernières chaleurs du jour, à la mer Méditerranée et au souffle chaud du Sahara. Le visage de ses parents revint hâtivement à son esprit, la douceur des traits de son père et le regard déterminé de sa mère. Il revit le dénuement du foyer. L'espoir y était une étoffe que l'on voulait chaude et protectrice, un asile auquel on ne cessait de prétendre et qui revêtait bien des formes différentes, une terre pour les uns, un livre pour d'autres. Les livres. Il songea aux deux seuls ouvrages présents dans les maigres mètres carrés du logis originel : le dictionnaire Larousse, ses textes, gravures, tableaux et cartes, ralliant la famille à la République française, et la Thora, témoignant de son identité juive. La douceur du papier couché et l'usure des reliures étreignaient encore ses doigts. La féerie des mots, déployant un univers de connaissances et de significations inouïes, esquissa une nouvelle fois, sous ses yeux clos, une mosaïque circulaire et changeante où il aperçut, successivement, un globe terrestre bleu

nimbé de vapeurs blanches, un médaillon contenant la photographie d'un jeune ami à la beauté délicate, la pupille irisée d'une chatte, enfin la forme d'une cellule, irrégulière et incontrôlable.

Lorsqu'il ouvrit de nouveau les paupières, il réalisa qu'il était à même le trottoir, le corps étendu, les jambes écartées, les épaules ne touchant que partiellement le mur de pierres, la tête inclinée, lourde et douloureuse. Devant lui, les passants, indifférents, poursuivaient leur chemin, tout accaparés à relier un point à un autre. Les rares personnes jetant un regard à son encontre promenaient dans leurs yeux une austérité clandestine, presque une absence. Il voulut se redresser mais pour y parvenir dut s'y essayer à plusieurs reprises. Il lui fallait se rendre rue d'Ulm où l'on ne tolérait aucun retard.

« Tout a sa géographie, se dit-il, la joie, comme la souffrance. »